

Stéphane Pucheu

SANS TITRE XXI

Didascaliquement, tout est en ordre.

Oui, la narration peut commencer.

De larges tissus ou étoffes de bain reposent sur de la matière céramique blanche tandis que le temps se charge de transformer sans cesse en héritage les intentions, les actes, les pensées, les habitudes, les rites, les règles, et caetera.

Dans les escaliers, une longue silhouette semble flotter entre les intersections, d'un rectangle l'autre, un squelette hautement vertical se meut de manière aérienne, de manière félinienne, seul le cliquetis des talons signifiant sa présence terrestre, jointure unique entre le sol et la loi de gravitation.

Les ondes didascaliques ne cessent d'affleurer à la conscience de la narration.

Le jour semble continu, semble-t-il, faisant évoluer chronos lentement, très lentement, comme continûment.

Pendant ce temps, l'écume antiseptique se répand sur la peau du narrateur, les grilles officiant sur la pilosité faciale demeurant statiques, avant de procéder à l'aspect dégagé pour ne pas dire glabre de son visage.

Au loin, les guerres antiques ou les guerres anciennes résonnent encore de leur vitalité et de leur stratégie. Dans l'espace ductile contemporain, leur vitalité conserve une intacte actualité. Une totale acuité.

A travers les escaliers, des tissus, de longs tissus, des étoffes, de longues étoffes, des robes et leurs formes suggérées se meuvent souplement, cependant que le visage du narrateur demeure relevé, redressé, cependant que sa nuque demeure dressée, vers les mystères païens peut-être dirigée ...

Si la narration continue la description de la domus, les fictions poursuivent leur élaboration en toute autonomie, en toute indépendance ...

En toute liberté.

Manifestement, la narration s'apprête à absorber tous les genres, pour devenir simplement elle-même, sans doute.

La littérature est une conquête spatiale, géographique, spirituelle ...

La littérature est la conquête des esprits et des espaces.

Une conquête sans merci.

Elle se confond avec la matière ou lumière blanche qui envahit l'espace.

J'aime la littérature qui transforme. Et transforme le monde.

J'aime savoir que je suis un atome qui affronte le monde, l'univers, et au-delà, l'extension de la matière.

J'aime sentir que la littérature est partout, dans tous les espaces ainsi que ceux de transition, qu'ils soient pleins ou vacants. A travers chaque interaction, dans tous les éléments. Dans les yeux du saurien ou du lézard, là, que j'épargne sous mes tarse enveloppés tandis qu'il traverse l'asphalte, un saurien qui sera sans doute, bientôt, capté lui-même par la narration.

J'aime les arbres, la densité des végétaux, leur démesure à travers une perspective comme sans fin.

Maintenant, c'est le squelette de Félinia ou la sage-femme des catus qui apparaît dans la narration, qui envahit totalement l'espace narratif en prolongement du catus, qui accorde ses gestes aux unités environnantes, créant une concomitance gestuelle, une sage-femme nourricière qui assourdit les sons gutturaux et lénifie les tensions de l'abdomen, avant de se transformer en socle ou support dévolu à

l'accueil ou repos, à la détente du catus qui s'étend maintenant, donnant toute latitude à la plasticité de son squelette ...

L'extinction des lumières cylindriques devient effective, là, maintenant, tandis que la nuit est là, depuis longtemps, déjà, une extinction dont le pendant produit un cliquetis irrégulier qui déploie peu à peu la lumière alors que le jour commence ou plutôt que la nuit finit ...

Le cliquetis des écrans, lui, affiche nettement, maintenant, le visage de vecteurs féminins de l'information, avant ou après celui des talons à travers les couloirs qu'elles empruntent ou traversent avant de prendre leur posture statique.

J'aime les anciennes pierres, les édifices abandonnés qui traversent le temps et font l'Histoire, j'aime aussi leur partiel recouvrement par la nature qui fait jaillir, çà et là, les fibres végétales, les fibres sauvages.

La voix de la dame, la voix du chant se déploie, maintenant, elle habite l'espace, pleinement, ainsi que la continuité du jour ...

Des textiles, des tissus demeurent posés, dépliés, demeurent rangés sur la surface du mobilier, dans nombre de pièces, à l'instar des sauriens qui épousent sans cesse la surface de l'asphalte, la surface du ciment, jusqu'à l'acceptation d'une halte sans doute provoquée par la douce et diffuse puissance du disque ...

La littérature, c'est la confrontation entre la solitude et le silence du monde, un affrontement qui finit par devenir esthétique.

Tandis que le mobilier en céramique continue d'accueillir l'assèchement progressif des couverts et de leurs formes géométriques, qu'elles soient circulaires, oblongues ou rectangulaires, leur surface étant douce ou contondante, une épaisseur supplémentaire recouvre mon derme, à laquelle s'ajoute une autre, puis une autre, encore, afin d'affronter la température extérieure, avant d'affronter, également, de nouvelles problématiques littéraires ...

OCTOBRE 2017

SANS TITRE XXII

L'espace littéraire est ouvert. A nouveau.

Le flottement des étendards se fait plus vaste que jamais, jusqu'à occuper l'espace entier de la littérature.

La dialectique entre les concepts de souplesse et d'affirmation traverse plus que jamais la narration.

Plus que jamais, aussi, sûrement, c'est l'échappée de la narration qui se matérialise, là, maintenant, se confondant avec le flux, le mouvement.

La projection illimitée du flux narratif envahit l'espace entier.

Au fond de la perspective, se dessine un horizon matérialisé par les cieux et la terre, tandis que se déploient conjointement la voix et la mélodie, la recherche vocale, avec comme instrument l'aube du monde. Cependant que se superposent recherches musicale et littéraire.

La création d'une oeuvre, d'une fiction signifie l'ouverture du monde. La circulation du livre s'apparente à la diffusion du liquide séminal. De l'énergie vitale.

Entrer dans la recherche littéraire comme on pénètre une femme, c'est ouvrir le monde.

Le flux narratif, ainsi, devient à la fois plus compact et ductile.

Oui, ductile.

La nuit artificielle demeure prolongée de par l'étendue, de par l'étalement du tissu sur la surface faciale du narrateur, de par la conformité du textile sur le relief du visage, de par la statique des fibres ... de par la protection oculaire qui épouse exactement les orbites, les tempes ... les métonymies du visage.

Maintenant, la lumière circulaire et ses formes artificielles braquent toute leur puissance sur les agrumes en train d'être appréhendés puis consommés. A nouveau ...

Les étendards et leur flottement agrègent fantasmes, souvenirs et possibilités de réel ... Oui, de réel ...

Je suis en faveur d'un putsch littéraire.

La propagation narrative se répand d'après ses propres lois ou les lois de la contingence.

Des mutations internes régénèrent sans cesse le flux, des mutations internes élaborent de nouvelles formes, ruinant ainsi les schémas anciens. Les schémas du passé. Du moins ceux devenus définitivement inutiles.

La contamination de l'espace orthonormé, la contamination de l'espace-temps par la narration procède simultanément à ses contours, à l'émergence de la structure narrative.

Tandis que des jambes comme démesurées, tandis que les torses talonnés épousent paisiblement chaque intersection au sein de ce large et interminable escalier circulaire, le dressement de la nuque, en aval, s'opère mécaniquement, ouvrant un laps de temps aussi long si ce n'est davantage que l'ascension, là, qui procède à la diminution progressive et inexorable de la créature dans l'espace, alors que sa présence, elle, n'en demeure pas moins dense.

La contemplation, la spéculation littéraire, la conscience dans toute l'étendue de sa phénoménologie semblent se confondre ...

La course dynamique d'un catus, maintenant, se fait décélérante, là, devant moi, jusqu'à ce que le pelage, après sans doute une reconnaissance oculaire synonyme de large et totale approbatio, n'entre en interaction avec la partie inférieure de mon squelette.

L'oeuvre littéraire se projette elle-même dans les crocs de l'Histoire ...

La narration semble échapper au narrateur lui-même.

Quant à l'espace littéraire, il demeure plus que jamais ouvert.

NOVEMBRE 2017

SANS TITRE XXIII

La fragmentation narrative en appelle, maintenant, à l'unité.

Des morceaux ou monceaux épars finissent par se rapprocher. Oui, l'hétérogénéité du monde se fait moins compacte. Moins ... matérielle.

Que souhaite le flux narratif sinon ... vaincre le fatum, vaincre la tragédie, vaincre la victoire elle-même ?

La pénétration du monde par la littérature finit par aboutir à la création de nouveaux espaces-temps annonçant une subjectivité probablement régénérée.

La circularité de l'acier qui épouse mon visage, qui épouse le visage du narrateur absorbe la pilosité avec souplesse et netteté, oui, le bruit ou cliquetis de la sécabilité se confondant avec la plasticité du temps, jusqu'à se fondre en lui.

Tout devient glabre, ainsi, lisse comme du métal.

Conjointement, la recherche littéraire se poursuit.

Elle aboutit sans doute à une indistinction des espaces, à une fluidité du temps devenu ductile, elle aboutit à une interchangeabilité des interactions, à une plasticité active de la contemplation ...

Et se poursuit, aussi, à travers l'extase matérielle, que l'onanisme soit solitaire ou conjugal, oui, les chantiers narratifs apparaissent plus nettement que jamais, sans doute, lors de ce temps bref et intense qui signifie l'extraction vitale de soi-même ou l'expansion élémentaire dans le monde, identifiable de par la couleur blanche, de par le débit abondant, de par l'aspect sirupeux de ce que l'on appelle, communément, le liquide séminal ...

Oui, la recherche littéraire ne s'arrête jamais ...

Manducation, maintenant.

Manducation traversée par des possibilités narratives. Mon regard se porte, maintenant, sur la netteté de la céramique dévolue aux ablutions. En l'absence de traces, tout est lisse, oui, décidément ou définitivement lisse.

Devant, c'est-à-dire autour, la chute des végétaux occupe l'asphalte, autour, l'acer et le quercus font jaillir les tons chauds pour ne pas dire irradiants - en contraste avec la basse, très basse température ambiante - , ceux qui traversent le disque pénétré par l'écoulement du temps, créant pellicules, nappes, surfaces naturelles, juxtapositions végétales sur de la matière compacte ou urbaine ...

La basse température de l'élément vital, de l'élément transparent circule à travers les canalisations, avant de se répandre, maintenant, à l'intérieur de la céramique, avant de s'écouler, se diffuser à partir des conduits domestiques ...

- Monsieur le narrateur ? Quelle représentation vous plaît de manière démesurée ?

- La louve, assurément. La louve et les jumeaux.

Cette représentation ancienne, cette représentation temporelle pourrait, en imaginant sa mobilité, annoncer des temps nouveaux. Les petites d'hommes langés en train de se nourrir à la source ... tandis que la louve reste statique, offrant sa nature à ces hommes futurs ... dans une patience comme immuable, figée, dans son regard possédant toute la générosité du monde ...

Les glacis, au loin, conduisent le pelage de son espèce à croître de manière drue, épaisse, conduisant le métabolisme à s'endurcir, à devenir plus résistant.

Par un effet contingent, une femme ou vestale aux atours généreux, dans une position identique à l'antique, est en train de nourrir deux louveteaux. Gémellité animale s'abreuvant aux mamelles de la femelle, dans un sens de l'Histoire qui en signifie sans doute beaucoup sur l'évolution concomitante des espèces évoquées.

La géographie animale s'inscrit dans l'histoire humaine. Et inversement.

Le temps ouvre l'espace, le temps et sa quantité, le temps et sa disposition ouvrent l'espace des possibles tel un arc tendu à partir duquel le segment s'éjecte, dans une direction inconnue, droit devant, l'air déchiré s'en trouvant ...

L'écriture à la première personne affirme sa singularité, oui, " je " est un autre, créature immatérielle combinant transparence et compacité, dans un jeu de dédoublements sans fin, sans borne, dont le coeur n'est autre que la matière subjective ...

- Monsieur ? ...

NOVEMBRE 2017

SANS TITRE XXIV

Tout est circulaire, semble-t-il, en ce début de narration.

Sans que le moindre incipit n'ait été véritablement choisi.

Pas encore ...

Pas encore, semble-t-il ...

La lumière verticale est longuement suspendue, avant de choir en faisceaux diffus à partir d'un support circulaire qui illumine un mobilier de forme circulaire, lui aussi, sur lequel un certain nombre de documents, dénommés manuscrits plus précisément, dessinent des contours épars en révolution, en rotation, tandis que les dossiers des places assises, à intervalles réguliers, épousent la forme massive circulaire de leurs courbes oblongues, de leurs lignes concaves ou convexes, de leur nombre dont la totalité forment un halo ou anneau partiellement déformé, maintenant, de par la présence du narrateur.

Loin, par-delà l'horizon, le disque devient ductile, oui, il s'érode, sa circularité se désagrégant avec l'écoulement du temps, une forme géométrique élémentaire qui retrouvera, à court terme, la solidité ou netteté de ses contours, dans un espace sans doute dégagé, dans un espace naissant.

L'aube de la narration ne revient-elle pas sans cesse ?

Maintenant, l'incipit semble suffisamment développé pour que l'on puisse à nouveau le mentionner.

L'incipit est la naissance du monde.

D'un monde qui renaît, à chaque fois.

Sous la plume.

L'approche clinique de la narration se fait de plus en plus pressante, oui, une dimension supplémentaire vient d'être franchie, avec le surgissement particulièrement net d'un certain nombre d'objets contondants, d'outils précis dévolus à la taille, à la découpe, des formes géométriques dont le long triangle, récurrent, est la figure centrale, au sein d'un espace dominé par la couleur anthracite, au sein d'un espace profondément découpé où l'immobilité semble prédominer. La précision de la géométrie et la puissance de la brillance, néanmoins, s'avèrent de sérieuses rivales qui se disputent, ainsi, l'espace narratif, reléguant la fonctionnalité des différents éléments, le soubassement des intentions possibles, jusqu'à la dimension temporelle qui s'efface, là, ici, maintenant, devant sans doute la littérature dans toute sa nudité ...

La captation de la narration se charge également de la variation des reflets dont la présence n'en est pas moins cardinale, les jeux de lumière entre le métal et l'atmosphère diurne étant sans cesse changeants ...

Puis, dans un ultime mouvement, sans se départir de son attention, focalisée sur tout ce qui vient d'être évoqué jusqu'ici, elle part à la recherche, elle part à la conquête de nouveaux matériaux littéraires.

Afin de poursuivre son expansion ...

DECEMBRE 2017

SANS TITRE XXV

L'approche clinique de la narration se fait de plus en plus matérielle.

Si la spéculation entre différents incipits demeure féroce pour ne pas dire sans merci, peu à peu apparaissent des formes, caractéristiques de l'espace et du temps, oui, progressivement s'établissent des repères ou des éléments que la narration va sans doute, probablement, rendre visibles.

Oui, fortement visibles.

Les incipits, comme je l'ai mentionné précédemment, sont les maîtres de la narration. Ils la commencent ou lui donnent vie.

Oui, l'incipit est le maïeuticien de la narration.

Les formes, disais-je, se dessinent quelque peu, oui, la circularité ou l'incurve, ainsi que la ligne oblongue, se partagent semble-t-il la totalité des figures ou mouvements statiques, de la configuration de la matière.

Le flux narratif, maintenant, se hâte lentement.

Ce sont différentes lignes qui recouvrent une seule et même enveloppe, oui, des lignes d'abord arrondies qui soulignent la forme symétrique des chairs intimes avant de s'inverser légèrement, pour ensuite se déployer à nouveau, droit devant, jusqu'à l'horizon, jusqu'à la perspective panoramique matérialisée par les épaules. La colonne du squelette, la longue colonne de chair étend une large surface épidermique, oui, la peau s'allonge encore et encore, des tarses à la nuque, la capillarité succédant alors à la matière évoquée, à partir de laquelle apparaît un ensemble de traits dessinant une perspective faciale.

Une autre perspective, maintenant, se fait jour, au travers d'un horizon vacant, d'un espace nu et panoramique pour employer des termes plus génériques, une perspective captée par le regard du même visage dont le pelage et la massivité proscrivent le moindre doute quant à son identité, ajoutant de surcroît des précisions qu'il est possible de regrouper à travers les mots tels que vigilance, placidité, présence ou encore hiératisme.

Si la femelle semble prête à bondir de l'alcôve, celle de la plaine, déesse de la traque ou de la chasse dont la couleur du squelette se confond avec la couleur ocre vient d'amorcer un changement de position, oui, sa statique désormais désagrégée laisse toute latitude aux mouvements caractéristiques de la traque, des mouvements qui agrègent parfaitement vitesse, puissance, économie ...

Endurance.

Tandis que le squelette initial demeure campé, prêt à être investi, le second donne toute sa mesure pour parvenir à ses fins, propulsé à vive allure par sa dynamique propre, oui, le félin femelle couleur de sable ou de roche utilise toutes ses propriétés physiologiques et instinctives, sans omettre la vision stratégique, pour joindre et fondre sur sa future nourriture. Une imminente nourriture ...

FEVRIER 2018

SANS TITRE XXVI

Le continuum narratif qui s'apprête à s'ouvrir semble s'étendre de manière exponentielle à partir de ce qui s'apparente à une seule et unique sensation, celle du glissement.

L'abstraction du métalangage et sa navigation se diffusent en toute liberté, se soustrayant pour l'instant à l'élaboration de formes matérielles qui donnent obligatoirement une certaine identité à la narration. Un mouvement dont la prévision, tôt ou tard, finit par déterminer les contours d'une structure narrative.

Soudainement, surgit le blanc, soudainement, les différents plans qui recourent la largeur, la longueur, la profondeur et la hauteur, en un mot qui gouvernent la perspective imposent la puissance de leur aspect immaculé.

Un rectangle long et massif, la longue silhouette au repos du narrateur, une femme assise sur un mobilier de forme circulaire, ainsi que des mouvements clairs, continus, dans un espace dévolu.

Tandis que mon squelette se détend et se détend encore, tandis que les phalanges de la dame glissent et glissent encore sur la surface et l'épaisseur de mes tarse, une pose extérieure apparaît, oui, des textes relatifs au travail de recherche, à l'oeuvre du narrateur opèrent un glissement net dans la narration en cours, accompagnés de la même photographie, celle du narrateur, accompagnés de son portrait à chaque fois identique, un portrait ou visage comme sans âge dont les traits sont à chaque fois rigoureusement les mêmes. Conjointement, la préhension professionnelle de la jeune femme oeuvre plus en profondeur, oui, ses atomes semblent se confondre avec les miens, se graver à l'intérieur même de mon métabolisme.

L'assouplissement de mon squelette s'accroît d'autant, sans qu'une quelconque limite n'émette le moindre sémaphore, cependant que les capteurs hétérogènes et sans doute complémentaires de mon énergie vitale s'ouvrent dans une quasi concomitance, durcissant alors la souplesse de mon regard, ainsi que les différents canaux de mon entrejambe.

Maintenant, les yeux azur et métallique de la soigneuse se braquent sur le dressement turgescent du narrateur, oui, son regard reste ou demeure rivé sur le cylindre de chair qui termine son développement, ses mains prolongeant leurs mouvements de manière plus profonde, de manière plus foncière, le silence ou les mots de sa voix accroissant encore la compacité du cylindre, maintenant lisse et brillant comme du métal ...

C'est le concept de turgescence qui domine, là, attirant toutes les énergies distinctes, toutes les attentions, absorbant le contact des mains, la polarisation des yeux, transformant peu à peu le narrateur en scorpionide ...

Dans un silence dont l'épaisseur ne cesse de croître, la masse de la turgescence s'arroge tout l'espace de la narration ... jusqu'à sa puissante décharge dont la verticalité, maintes fois saccadée, ne traverse le visage statique de la dame, ainsi que la blancheur omnisciente de la narration ...

FEVRIER 2018

SANS TITRE XXVII

Le plan se dessine, là, maintenant.

Ici.

La circularité ou semi-circularité révèle une matière sombre et unie, révèle une certaine superficie à partir de laquelle un nouvel espace, vacant lui aussi, propose une large perspective, d'abord ouverte de par son aspect panoramique, avant d'être confinée ou limitée de par la verticalité de plusieurs pans qui se succèdent en divers angles découpant l'espace, découpant l'enceinte, des angles à partir desquels, maintenant, à nouveau, se détache nettement ce qui était précédemment évoqué, mentionné ou suggéré.

" Je suis la messagère du Narrateur " , dit alors une longue et haute silhouette tout de blanc vêtue, tandis que ses torses, talonnés, avancent sur la scène, dans un impact régulier, mat, net, itératif ... ultime.

La vestalité ou le hiératisme de cette créature, maintenant, affronte la vacance et toutes ses formes.

L'obscurité ou la semi-obscurité, la pénombre partielle, le silence ou l'absence de son se heurtent à l'irruption de cette créature de rêve ou de fiction. Le talonnage des tarse est à l'arrêt, maintenant, tandis que se poursuit le flux narratif.

" J'ai l'honneur de vous annoncer, si vous ne le savez déjà, que le Narrateur poursuit plus que jamais ses recherches, investi dans une mission sans nom qui ne porte pas de date, qui échappe au temps, finalement, mais qui sera sans doute phagocytée ou absorbée " dit la voix dont l'onctuosité et la souplesse relèguent au second rang la gravité de son grain, de sa texture, de son timbre.

De ses cordes vocales.

Les formes plastiques de son corps atteignant une matérialité comme démesurée, de par la jonction sur mesure entre le tissu et la chair, entre la conception des découpes et les reliefs du squelette, entre la blancheur irradiante du matériau et la blancheur pâle de l'épiderme, un épiderme rehaussé, sans doute, par la pénombre de la capillarité, des filaments ou tresses d'un ancien temps ou d'un temps ancien, des fils dignes d'Ariane, un prénom qui sinon affuble réellement cette jeune dame, du moins lui convient parfaitement sur un plan narratif ou fantasmagique.

« Le Narrateur vous rappelle que le schéma classique de la petite histoire est depuis longtemps révolu, et que nous devons suspecter jusqu'à la condamnation ou proscription toute forme qui lui ressemble, de près ou de loin. Appréhender le monde, c'est partir à la recherche de nouvelles formes narratives, c'est emprunter de nouvelles voies que nous ne connaissons pas encore. C'est aller vers l'inconnu » , dit-elle dans une diction encore plus nette, dans un rythme et un souffle qui diffusent une quiétude et une neutralité encore accentuées.

« Vers l'infini » .

L'espace ou auditorium demeure vacant.

Tout est libre, ouvert. Tout est possible.

Dans le maintien naturel de sa statique, elle continue :

« J'ai été violée par le Narrateur, jadis. Oui, jadis. Maintenant, je suis traversée par sa narration et ses faisceaux. Continuellement. Simultanément, je suis plus libre que jamais. Oui, plus libre. Et ce qui paraît un paradoxe n'est qu'une nature, une évidence. Oui, une nouvelle évidence » , dit-elle, tandis que ce nouveau flot de paroles, ce nouveau flux du logos semble à la fois révélé et appris.

« J'ai été violée avec mon consentement » , dit-elle tout en fermant les yeux et détachant ses cheveux sombres, ses cheveux noirs, donnant toute latitude à une liberté de mouvement jusqu'ici contrainte par la coiffe, par un maintien strict, hiératique ...

Oui, avec son consentement. Pour matérialiser ce qui est sans doute, probablement, le plus bel oxymore ...

FEVRIER 2018

SANS TITRE XXVIII

Couleurs et matières odorantes segmentent l'espace, là, cet endroit où les transactions se succèdent au rythme de la disjonction répétée ou itérative des rectangles de verre, une disjonction qui maintenant laisse pénétrer mon squelette vêtu de manière urbaine.

Oui, très urbaine.

Derrière le plan rectangulaire se dresse, statique, la gorge imposante d'une jeune créature dont les textiles mettent en relief une enveloppe charnelle qui suscite le regard, la concupiscence, et bien d'autres choses encore, sans doute trop souterraines pour apparaître ici, là, maintenant, dans la narration.

« Vous êtes aussi douce et bonne qu'une pâtisserie, mon petit » , lui dis-je tout en la travaillant par-derrière.

Des lectrices, toutes plus distinctes les unes que les autres, absorbent lentement le matériau littéraire du Narrateur, goûtent sa prose érotique sans discontinuité, le défilé des pages et l'amollissement de l'entrejambe signalant alors une concomitance ou connivence pour le moins troublante. En tête-à-tête, maintenant, je lis ma propre prose érotique à une autre lectrice dont l'attention est cristalline, une attention si aigüe qu'elle se transforme, maintenant, en gestes plus que suggestifs à l'adresse d'un corps largement ouvert à l'extase. Tandis que je poursuis, l'infinie souplesse des doigts conduit à l'extase matérielle, là, devant moi, et sans doute ailleurs ...

L'orgie textuelle traverse la narration.

Ce sont à nouveau des éclats de nourriture ainsi que leurs formes qui occupent ou investissent l'espace, combinés à un étalement agencé à la perfection semble-t-il, c'est également une vaste machine dont la géométrie précise à la fois sa fonctionnalité et son insertion dans le périmètre, une machine de couleur sombre qui allie convexité, concavité, rectangularité, sans oublier l'aspect oblong lisible entre les deux premières caractéristiques citées, une machine tout entière dévolue à l'enregistrement des deniers, à ce que l'on appelle, communément, la comptabilité.

Les chiffres présents sur le clavier dessinent un rectangle lui-même composé de plusieurs rectangles qui s'apparentent à des morceaux de sucre, oui, à des rectangles blancs compacts sur lesquels l'extrémité des doigts de la jeune créature - des doigts sans doute longs, doux et fermes - peut exercer une pression franche, une pression répétée, une pression brève ou longue, une pression, en dernier lieu, qui s'exonère de la moindre appréhension ou précaution. Cependant que l'un de ses doigts - index droit, je crois - enfonce l'une d'entre elles, l'odeur de la matière blanche volubile se fait puissamment sentir à partir de la pièce qui se trouve derrière elle, oui, l'élément vital constitutif du produit principal de ce lieu commercial ...

" Monsieur ... servez-vous " me dit la même créature, les mains posées à plat, le dos offert, un dos vêtu d'un joli tissu rayé qui évoque le goût du large, d'un porte-jarretelles noir et de chaussures à talon noires, tandis que son visage apparaît de profil, dans une statique offerte qui attend peut-être ou sans doute d'être rompue ...

La pâtisserie, le substantif évoqué en amont, se déploie, maintenant, en faisceaux polysémiques, oui, c'est de manière orgiaque que la narration poursuit son cours, son continuum, les tons et les formes de l'espace étant désormais soumis à des mouvements oculaires, des mouvements de préhension qui transforment l'interaction d'une nouvelle façon, comme en témoigne le bondissement ou rebondissement de sa croupe entre mes mains qui la malaxent, qui la pétrissent, tandis que la nourriture et sa géométrie, autour de nous, semblent plus matérielles que jamais ...

Mes bourses, maintenant, irradient l'intérieur de sa croupe dont la fraîcheur s'atténue lentement ...

" Tenez, monsieur ... " me dit-elle ensuite, m'offrant sa gorge enserrée de blanc, une gorge opulente qui semble lactée.

Ma bouche et mes maxillaires empruntent cette voie, saisissant la circularité du pie qui s'affiche de manière stricte, fière, arrogante ... évidente.

Cette gorge déployée devient mienne, maintenant, une gorge dont je me regorge ... le visage de la jolie créature s'élevant alors, expirant des soupirs et des spasmes dissous ... déjà ...

FEVRIER 2018

SANS TITRE XXIX

Le continuum narratif s'apprête à opérer.

Là, encore, à nouveau.

Ici.

Maintenant.

Le temps imparti à une spéculation narrative, aussi brève soit-elle, vient à peine de s'achever que le métalangage, déjà, se dissocie de ce qu'il projette de décrire.

De son intention descriptive.

Étoffe, tissu, étendard ... le nom commun, le substantif, le terme ou le mot approprié, objectivement exact ou exact dans toute son objectivité hésite à avancer dans toute la splendeur de sa légitimité, là, dans la narration.

L'hyper-synthèse et son concept sont prêts à s'étendre, se dirigeant sans doute ou probablement vers la création d'une confusion ou précisément d'une fusion entre le drapé synthétique des étendards et l'étoffe synthétique de la narration ... prêts à se répandre, à donner matière à la narration.

Oui, l'hyper-synthèse incarne sans doute la matérialité à son paroxysme ou apogée.

La narration et sa toute-puissance sont prêtes à continuer leur travail d'érosion des religions, prêtes à poursuivre l'absorption de tous les catéchismes dont on aperçoit encore la surface, afin que reviennent les noces païennes et leur vitalité.

Et leur humus.

L'échappée de la narration est plus que jamais effective, oui, et la force de son mouvement toujours efficient dépasse le narrateur lui-même, le narrateur et ses propres spéculations, dépasse, également, les notions ou concepts d'espace et de temps.

Les étendards, encore, déploient leur étoffe, déploient leur surface, dans un plan nu, dans un plan vierge, dans un plan pour l'instant dépourvu de toute adjectivité, défiant sans doute toutes les possibilités d'intervention narrative.

La prolifération narrative et son développement exponentiel demeurent pour l'instant dans l'antichambre, oui, le flux narratif n'est pas encore à l'œuvre, attendant sûrement, peut-être ou potentiellement d'être plus puissant, afin de jaillir en toute confiance.

En toute sérénité.

En toute liberté.

Maintenant, il s'apprête à envahir la narration.

Oui, son ouverture est déjà maximale, prête à une captation totale.

A une expansion polydirectionnelle.

Oui, en de multiples directions.

Et d'abord vers les vastes figures que forment les étendards, vers le blanc flottant de leur étoffe, vers leur conception rigoureusement géométrique battue régulièrement par le vent, un mouvement à l'écart, pour l'instant, de la narration ...

MARS 2018

SANS TITRE XXX

Si j'évoque ou avance le substantif étendard, ici, si la conscience narrative met en avant un terme commun ou plutôt si celui-ci impose dès à présent sa matérialité, là, en ce début de narration, c'est sans doute pour des raisons mystérieuses, sibyllines, opaques, souterraines, des raisons qui s'effacent, en dernier lieu, face à la volonté de la narration, face à l'expression communément usitée : aller de l'avant.

Aussitôt inscrite, cette dernière nécessite d'être légèrement modifiée pour rendre compte de la plus exacte des façons du processus en cours, du mouvement narratif qui déjà dessine un certain nombre d'éléments signifiant que la matérialité devient de plus en plus pressante.

Urgente.

Imminente.

Une ville vacante, là, qui s'apparente plutôt à la variété des possibles issue du champ narratif.

Un surcroît de crédit accordé à la narration ? Peut-être ... un ensemble, un vaste ensemble urbain dont la préhension oculaire est partiellement possible, seulement, l'étendue de la dénomination se confondant avec celle de la superficie.

Oui, donner ou asseoir une identité précise ou exacte à ce qui apparaît, là, semble aussi illusoire que prétendre à connaître l'exhaustivité des formes qui habitent le plan narratif, là, devant.

De cet ensemble urbain.

Ce qui frappe le panorama oculaire, d'emblée, c'est la présence multipliée, comme exponentielle, de ses larges étoffes blanches, immaculées, à chaque angle ou direction, ce qui frappe, c'est leur occupation

horizontale du plan, une occupation qui suscite volontiers l'insertion d'adjectifs généralement attribués aux descriptions humaines et vecteurs parfois de métaphores, ce qui frappe, également, ce sont les dimensions de l'espace et de ses formes, le continuum de leur structure qui dévoile façades et parois, passages, qui dévoilent rectangles de béton vacants, cependant que flottent au-dessus, surplombant le plan urbain, ces innombrables étoffes évoquées précédemment, des étoffes dont le mouvement, aussi indicible soit-il, est perceptible à l'oeil nu, des étoffes qui continuent conjointement de dominer et de défier la narration, dans un mouvement ambigu, dialectique, des étoffes qui seront à nouveau évoquées et peut-être scannérisées, des étoffes, dans tous les cas et avant toute chose, qui sont là.

A l'intérieur de l'ensemble urbain, à l'intérieur du quadrillage, les atomes sont peuplés de souvenirs, de fantômes, d'intentions, en contradiction semble-t-il avec la netteté absolue du lieu dont les odeurs de béton, de bitume et de verre demeurent compactes, dont la régularité des parois affiche une impression lisse comme du métal - une impression continue - sans qu'il faille sans assurer par un quelconque et hasardeux mouvement tactile.

Pendant ce temps, la blancheur et ses fréquentes régularités surplombent encore, surplombent toujours les hauteurs, dans un mouvement qui indique la force irrégulière des atomes éoliens, une force toute relative à en juger les écarts latéraux de l'étoffe qui s'effectuent lentement, très lentement.

Plus la géométrie progresse, plus l'espace s'agrandit, donnant de plus en plus de latitude ou d'étendue au choix de la dénomination, à l'identité du lieu qui pour l'instant demeure dans le vocable générique, un vaste ensemble urbain étant sans doute celle qui lui correspond le mieux, cette attribution se décomposant en unités ou éléments, maintenant, tels édifices, architectures, compositions ou encore bâtiments.

La blancheur rectangulaire de l'étoffe est partout, dans le champ latéral, à l'intérieur de la perspective, dans l'espace vertical ... dans la circularité de l'espace ...

A l'horizon, oui, à l'horizon ...

Le silence, ici, est impérial.

A l'image de l'aspect immaculé de l'étoffe qui flotte partout ...

Un silence propice à une certaine prospérité narrative, à une dissémination des formes, lexicales et matérielles, dont la puissance entraîne avec elle des possibilités de glissements narratifs ... à un approfondissement de la perspective qui, de toutes les façons, restera inachevé ...

AVRIL 2018